ET SI NOUS PARLIONS VIOLENCE ?

Le conflit

L'être humain est essentiellement un être de relation. La qualité de son existence est fonction de la qualité de sa relation aux autres. Notre première relation à l'autre est le plus souvent une situation de confrontation, d'opposition et donc de conflit. Car souvent nous vivons notre relation avec les autres comme une adversité voire un affrontement. L'autre est vécu ou ressenti comme celui dont les désirs viennent s'opposer à mes propres désirs, dont les projets viennent contrarier mes propres projets, dont la liberté vient menacer ma propre liberté et dont les droits viennent empiéter sur mes propres droits.

Le conflit doit donc être accepté car c'est à travers lui que chacun.e pourra se faire reconnaître des autres. Le conflit a comme fonction de révéler une injustice puis d'établir un nouveau pacte entre les adversaires permettant de satisfaire les droits respectifs de chacun.e. et de parvenir à construire des relations d'équité et de justice entre individus, à l'intérieur d'une communauté ou d'un groupe et aussi entre les communautés.

Toute situation à laquelle sont confrontés des êtres humains est potentiellement conflictuelle. Si la coexistence entre les humains et les peuples doit devenir pacifique, elle restera toujours conflictuelle. Car la paix n'est pas et ne peut pas être l'absence de conflits, elle est plutôt la maîtrise, la régulation et la résolution des conflits par d'autres moyens que ceux de la violence destructrice et meurtrière.

René Girard parle de "rivalité mimétique". Cela signifie que chacun imite le désir de l'autre en rivalisant pour la possession d'un même objet.

Par exemple, deux enfants se trouvent dans une pièce où ils ont à leur disposition plusieurs jouets. L'un d'eux s'approprie un jouet ; il reste à la disposition de l'autre enfant d'autres jouets qui sont probablement aussi beaux que celui qui est déjà pris. Et bien le second enfant va désirer celui que le premier enfant s'est approprié. S'il s'est approprié ce jouet, c'est probablement parce qu'il était le plus désirable. Donc, le second enfant va délaisser les autres jouets et va s'approcher de celui qui est devenu son rival pour tenter de s'approprier lui-même ce jouet devenu désirable. Les deux enfants vont probablement en venir aux mains au risque de casser ce jouet. Cette rivalité risque d'engendrer une violence réciproque, chacun imitant la violence de l'autre en rendant coup pour coup. Nous pouvons imaginer sans peine des problèmes analogues pour des adultes (exemple du conflit israélo-palestinien dont l'origine vient d'une lutte des deux antagonistes pour la même terre).

Donc, la rivalité pour la possession d'un même objet peut être l'une des causes importantes du conflit qui oppose les êtres humains.

Accepter le conflit a une fonction positive et constructive. Le conflit peut être le moyen de créer avec l'autre une relation de justice et de respect mutuel, de confiance et, peut-être, de bienveillance réciproque. Nous devons construire cette relation à travers la défense de nos droits, auxquels nous ne devons pas renoncer mais dans le respect des droits des autres. Nous devons donc vivre le conflit, et le transformer de telle manière que nous puissions construire une relation de justice avec les autres.

La combativité.

Pour vivre le conflit, j'assume et exprime mon agressivité. La non-violence n'implique aucunement le refoulement de l'agressivité. Celle-ci est une puissance d'affirmation de soi, une puissance de

combativité grâce à laquelle je n'aurai pas peur d'affronter l'autre à travers le conflit pour me faire respecter.
Être agressif, c'est donc avoir le courage d'avancer vers l'autre pour obtenir la reconnaissance de ses droits. Quand l'esclave est soumis à son maître, il n'y a pas de conflit. Le conflit n'apparaît qu'au moment où l'esclave se lève et a le courage d'avancer vers son maître pour l'affronter face à face et revendiquer sa dignité et sa liberté.
Tout le travail de Martin Luther King a été, dans un premier temps, de créer le conflit entre les Noirs et les Blancs, c'est-à-dire de réveiller l'agressivité des Noirs qui avaient trop tendance à se résigner à la discrimination raciale qu'ils subissaient. Il les a invités à descendre dans la rue avec des pancartes *I am a Man* (je suis un Homme) et à aller là où précisément la loi le leur interdisait (lieux réservés aux Blancs). Il faut donc créer le conflit pour faire apparaître l'injustice au grand jour.
En fait ce n'est pas la violence qui est inscrite dans l'Homme c'est l'agressivité ; la violence n'est qu'une expression de l'agressivité mais ce n'est pas la seule. Et il ne faut pas confondre l'agressivité en tant que potentiel et l'agression qui est une de ses expressions comportementales et qui constitue un passage à l'acte violent. L'agression physique ou verbale s'exprime, par exemple, par des incivilités ou des actes de délinquance. Mais il existe une autre forme, plus positive, de l'agressivité, c'est la combativité. Être combatif c'est accepter le conflit avec l'autre sans se soumettre à son désir ou à ses décisions. La combativité est une réaction d'affirmation de soi qui permet d'affronter l'autre sans se dérober en faisant un pas vers lui.
Sans combativité nous serions en fuite devant les menaces que les autres font peser sur nous. Sans combativité nous serions incapables de maitriser notre peur, nous retenir de combattre notre adversaire et de lutter pour faire reconnaître et respecter nos propres droits ou ceux des personnes que nous soutenons.

La violence.
La violence est une atteinte à l'intégrité physique, morale ou psychologique d'un individu, dès lors qu'une responsabilité humaine y est engagée. Nous pouvons dire qu'il y a violence lors de toute atteinte aux droits fondamentaux des personnes et à leurs besoins.
La violence est une violation de la loi et la transgression de cet interdit qu'est la loi fondamentale qui interdit le meurtre : « tu ne tueras pas ».
Mais la violence est parfois un langage, un moyen de communication entre des individus et la société, lorsqu'ils n'ont pas la possibilité de prendre la parole, d'être entendus et reconnus. La violence est, dans ce cas, la marque d'une souffrance, d'une peur, d'une déshumanisation.
Lorsqu'on parle de violence, on pense d'abord à une violence directe commise par un ou des individus à l'encontre de l'intégrité physique d'autres individus : agressions, meurtres, attentats, guerres…
Mais il existe une autre forme de violence : la violence structurelle qui est produite par des structures économiques, sociales ou politiques qui portent atteinte à la liberté, à la dignité et à la vie des personnes et les maintient en situation d'aliénation et d'oppression. Faire violence, c'est toujours faire taire, et priver l'Homme de sa parole, c'est donc le priver d'une partie de sa vie. Toute violence participe à un processus de meurtre, de mise à mort.
L'Evêque brésilien Don Helder Camara a dit :
« Il y a trois sortes de violence. La première, mère de toutes les autres, est la violence institutionnelle, celle qui légalise et perpétue les dominations, les oppressions et les exploitations, celle qui écrase et

lamine des millions d'Hommes dans ses rouages silencieux et bien huilés. La seconde, est la violence révolutionnaire, qui naît de la volonté d'abolir la première. La troisième, est la violence répressive qui a pour objet d'étouffer la seconde en se faisant l'auxiliaire et la complice de la première violence, celle qui engendre toutes les autres.
Il n'y a pas de pire hypocrisie de n'appeler violence que la seconde, en feignant d'oublier la première, qui la fait naître, et la troisième qui la tue ».

De l'insulte à l'humiliation, de la torture au meurtre, multiples sont les formes de violence. La violence c'est l'abus de la force. Abuser de quelqu'un, c'est le violer. Toute violence qui s'exerce contre l'Homme est un viol : le viol de son identité, de sa personnalité, de son corps, de sa dignité, de ses droits, de son humanité. Toute violence est brutalité, offense, destruction.

Mais l'être humain n'expérimente pas seulement la violence qu'il subit, il expérimente également qu'il est lui-même capable d'exercer la violence envers autrui. Une amputation, un coup de fouet, un uppercut, selon les contextes, ne sont pas des violences au même titre qu'un licenciement, une privation alimentaire ou le sexisme banalisé. La violence est multiforme, à la fois physique et immatérielle, visible et invisible. Une violence au sens fort implique toujours une *violation*, la transgression de la volonté de quelqu'un.e. La violence se niche partout : dans les regards, les gestes, les postures, les façons de parler, de s'habiller, etc. Il n'y a pas de « bonne » violence, il n'existe que des violences : priver l'Homme de sa parole, le faire souffrir (humiliation torture, mépris, meurtre, …), c'est lui faire violence.

À la différence de la nature et des animaux, l'être humain est un « animal » meurtrier car il possède la raison, la réflexion et la liberté de faire ou de ne pas faire.

Le plus inacceptable c'est de légitimer, d'accepter ou de cautionner la violence. Car la violence ne peut pas être un « droit de l'Homme » ou « droit humain » : elle est toujours un « crime contre l'humanité ».

La combativité et la force qui s'exercent dans la lutte permettent la résolution du conflit ; la violence, elle, entraîne un dérèglement du conflit et devient non pas la solution mais le problème. Les êtres humains pensaient ne pas disposer d'autre moyen ; aussi, ils ont eu, depuis plusieurs milliers d'années, recours à la violence soit pour défendre l'ordre établi soit pour le combattre.

La violence appelle un substitut et une alternative. Depuis le 19ème siècle, des hommes et des femmes, à la suite d'Etienne La Boétie, Gandhi, Martin Luther King, Léon Tolstoï, Henri-David Thoreau, Saul Alinski, César Chavez, Ibrahim Rugova, René Girard, Rigoberta Menchu, Adolfo Perez Esquivel, Lanza del Vasto, Jean-Marie Muller, les paysans du Larzac et bien d'autres, des chercheurs comme Gene Sharp, Theodor Ebert et Johann Galtung, ont fait le choix d'une nouvelle éthique et d'une nouvelle forme d'action : la non-violence.

Les diverses formes de violences

Pour être plus précis, nous pouvons dire qu'il y a :

Les violences personnelles faites à soi-même : mutilation, suicide, anorexie…

Les violences éducatives : coups, fessée, gifle, non-respect des besoins de l'enfant, absence d'écoute et de bienveillance…

Les violences interpersonnelles : violences conjugales, non-respect ou emprise sur les femmes, féminicides, homicides, coups et blessures, viols, sexisme, racisme, xénophobie, antisémitisme, islamophobie, insultes…

Les violences sur le lieu de travail : certaines techniques de management, mauvaises conditions de travail, harcèlement, autoritarisme…
Les violences économiques : inégalités salariales femmes/hommes, CDD à répétition, chômage et restriction des indemnités, libéralisme non respectueux des êtres humains, mal-être des agriculteurs et agricultrices (1 suicide par jour), personnes sans logement, petites retraites, habitat insalubre, famine…
Les violences politiques : absence de démocratie participative, utilisation d'armes dangereuses par la police, absence de dialogue social, restriction des libertés individuelles, non reconnaissance des corps intermédiaires, non-accueil et application restrictive des droits aux migrants, rétention, expulsions, corruption…
Les violences au niveau international : absence de dialogue interétatique, refus de signer des traités dans l'intérêt des peuples, abus de pouvoir de certains états, génocides, bombes atomiques, guerres, famines, migrations économiques et climatiques, refus du désarmement nucléaire…

De nombreux espoirs

Aujourd'hui, la lutte non-violente apparaît comme le dernier espoir des peuples pour dépasser et transformer les systèmes économiques et politiques responsables de la catastrophe écologique en cours. Un peu partout dans le monde, émergent de nouvelles résistances civiques et civiles pour permettre aux vivants d'avoir un avenir. Il ne s'agit pas tant de lutter contre un modèle qui a fait faillite que de construire un nouveau modèle, ici et maintenant, sans attendre le grand soir. Les citoyens et citoyennes prennent conscience de leur pouvoir lorsqu'ils et elles l'exercent dans de multiples initiatives constructives, alternatives, qui préfigurent le monde de demain. Un monde forcément libéré de l'emprise de la violence économique et politique, un monde au service du vivant, de tous les vivants.

Ces dernières années, en France, des mouvements se sont créés comme Alternatiba, Anv-Cop21, Extinction-Rébellion, etc. Sur la demande de ces mouvements et aussi des Gilets Jaunes, le *« Mouvement pour une Alternative Non-violente »* (MAN) et *« Les Désobéissants »* continuent d'animer de nombreuses sessions de formation. Cela a permis à des milliers de personnes de s'initier à l'action non-violente.
Des familles et des enseignants prennent de plus en plus conscience des dangers de la violence et mettent en pratique de nouvelles méthodes pédagogiques : jeux coopératifs, médiation, communication non-violente, règlements scolaires rédigés par les enfants…
Dans des entreprises, en particulier dans le secteur de l'économie sociale et solidaire et dans des associations, une recherche est faite pour de nouveaux modes de gouvernance plus collaboratifs et respectueux des aspirations des salariés et des membres : partage du pouvoir, élections sans candidat…
Le mouvement #*Metoo* (Moi aussi) a permis de libérer la parole des femmes sur les violences quotidiennes qu'elles subissent. De plus en plus de femmes sortent du silence et vont porter plainte dans les commissariats. Pour rappel : dans notre pays, tous les trois jours, une femme meurt sous les coups de son conjoint ; toutes les sept minutes, une autre subit un viol ; tous les ans, 200 000 femmes sont victimes de violences physiques et sexuelles. Il ne s'agit là que de quelques exemples.

Faire le choix de la non-violence

Parmi les images d'Epinal toujours véhiculées sur la non-violence, il y a celle que la lutte non-violente aurait pour objectif de convertir l'adversaire à la justesse de la cause défendue. Qu'il suffirait de se présenter désarmé devant lui pour qu'il change de politique et accède aux revendications des

opprimés. Rien n'est plus faux que cette représentation idyllique. De même, il serait vain de considérer que le dialogue serait suffisant pour trouver des compromis acceptables. Car ce qui caractérise une situation d'injustice, c'est l'impossibilité du dialogue entre oppresseur et opprimé, c'est l'impossibilité de convaincre l'oppresseur par des arguments rationnels.
La lutte non-violente a pour objectif d'exercer un rapport de forces qui va obliger l'adversaire à négocier et à dialoguer sur la base des revendications de ceux et celles qui luttent. Ce rapport de forces n'est possible que si la lutte non-violente s'appuie sur la participation du plus grand nombre. La force du combat non-violent, c'est la force du nombre qui refuse de collaborer avec les structures de l'injustice, avec le pouvoir oppressif. Ainsi, le concept de lutte non-violente implique une dissymétrie entre les moyens de l'oppresseur et ceux de l'opprimé. L'histoire nous montre que cette dissymétrie des moyens peut tourner à l'avantage de ceux qui ont fait le choix d'une stratégie qui vise non pas à écraser l'autre, à le réduire, à l'éliminer, mais une stratégie qui s'attaque aux véritables racines de l'injustice.
« Je crois vraiment, affirme Gandhi en 1920, *que là où il n'y a que le choix entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence. (...) C'est pourquoi je préconise à ceux qui croient à la violence d'apprendre le maniement des armes. Je préférerais que l'Inde eût recours aux armes pour défendre son honneur plutôt que de la voir, par lâcheté, devenir ou rester l'impuissant témoin de son propre déshonneur. Mais je crois que la non-violence est infiniment supérieure à la violence, que le pardon est plus humain que le châtiment. »*
L'apport décisif de Gandhi a été de nous délivrer de ce choix bipolaire où nous n'aurions d'autre alternative entre la lâcheté et la violence. Gandhi nous ouvre cette troisième possibilité en nous proposant de choisir : violence, lâcheté ou non-violence.

La fin et les moyens
La lutte non-violente pose la question des moyens et des fins. Les adages populaires *« la fin justifie les moyens »* ou *« qui veut la fin, veut les moyens »* servent en réalité à justifier le recours à la violence afin de défendre une cause juste. La lutte non-violente affirme, au contraire, le lien intrinsèque qui existe entre l'objectif recherché et les moyens utilisés. Les moyens sont le commencement de la fin, ils sont une fin en devenir. La démarche de la non-violence nous invite à rechercher et à mettre en œuvre des moyens qui annoncent la fin à venir, qui portent en eux-mêmes les valeurs de la fin, qui sont tout simplement en cohérence avec la fin. Il existe ainsi un lien organique entre la fin et les moyens. Car la meilleure des causes peut être pervertie par l'utilisation de moyens qui la renient. C'est pourquoi la lutte non-violente favorise la convergence entre les moyens et la fin. L'une des clés de cette convergence se trouve dans le fait que les moyens de la non-violence permettent au conflit de rester centré sur son objet.
S'adressant à un interlocuteur qui affirme que tous les moyens sont bons, y compris ceux de la violence, pour atteindre une fin juste, Gandhi rétorque :
« Vous faites une grande erreur en croyant qu'il n'y a pas de rapport entre les moyens et la fin. (...) Votre raisonnement est le même que celui qui consisterait à dire que nous pouvons obtenir une rose en plantant une mauvaise herbe. Les moyens peuvent être comparés à une graine et la fin à un arbre; et il existe le même rapport intangible entre les moyens et la fin qu'entre la graine et l'arbre ».

En guise de conclusion
Bien souvent, le réalisme oblige à reconnaître que la violence est inappropriée, inefficace, contre-productive et qu'elle peut être véritablement suicidaire. Dès lors, la violence n'est pas un *« moindre mal »,* mais le pire des maux. Elle ne fait qu'accroître le mal et le malheur. La violence n'est pas alors

la solution, elle est le problème. Ce ne sera donc pas être lâche de la refuser, mais faire preuve de sagesse et de responsabilité. Pour autant, il ne s'agira pas de se résigner. Il faudra s'efforcer de résoudre le problème de la violence. Et seule la non-violence peut nous permettre d'y parvenir. Mais il serait illusoire de prétendre que la non-violence offre toujours une solution. Il arrive que nous puissions nous trouver face à l'irréparable. Cependant, là encore, la non-violence offre les plus grandes chances de sauvegarder l'avenir.
Il n'est pas possible dans cet article de développer la non-violence comme philosophie et comme méthode d'action. Cela mériterait un autre article.
Laissons, pour finir, la parole à notre ami, Jean-Marie Muller :
« Nous devrions tous être d'accord pour dire que la non-violence est préférable lorsqu'elle est possible. Et si la non-violence est préférable, alors il nous appartient de la rendre possible. »

Patrice COULON,
membre du MAN.

TÉMOIGNAGES

Vie professionnelle chahutée, quête de sens…

Phénomène de société, termes multiples « souffrance au travail, épuisement professionnel, stress au travail, harcèlement professionnel, ou encore ces anglicismes comme *burn-out*, *bore-out*, *brown-out*… » ?
Si je devais choisir le terme qui semble le mieux correspondre à ma situation personnelle et qui m'a conduit récemment à quitter mon entreprise, je choisirais *brown-out* (perte d'énergie et de motivation).

Ce fut une perte de sens insidieuse qui, semaine après semaine, m'obligea à puiser de l'énergie au plus profond de moi, et de plus en plus profond ! Il y avait aussi cette petite voix intérieure qui me murmurait déjà depuis longtemps « Que fais-tu encore là ?»De même, cette petite flamme intérieure encore présente mais qui chaque jour vacillait un peu plus…

Puis au printemps dernier, la flamme intérieure s'est quasiment éteinte. Un mois d'arrêt de travail. La question de la survie était là ? La soupape avait lâché, la cocotte-minute intérieure venait d'imploser ! Ce mois fut le temps d'une traversée du désert, ce fut également le temps du silence, le temps de l'introspection où je me suis fait aider par une psychologue et enfin le temps de la décision avec l'accompagnement par un cabinet en ressources humaines…

Pourtant dans les années 80, c'est avec bonheur et motivation que je débutais ma carrière dans le domaine scientifique. Passionnée par la biologie, j'étais alors heureuse de contribuer à la recherche de solutions thérapeutiques au service des patients.
Et puis les années ont passé, l'entreprise dans laquelle je travaillais s'est beaucoup agrandie et

transformée. Ces dernières années furent marquées par de nombreux changements, une annonce de délocalisation, une transformation du groupe, la mise en place d'une politique de performance. L'ambiance a peu à peu changé, des services se sont retrouvés en difficulté par manque de ressources, par une accumulation de *process* et soumis à de plus en plus d'indicateurs chiffrés. Bien qu'en permanence exhortés à innover, à être autonome et performant, nous étions sans cesse aux prises avec des directives, de multiples réunions, un

management interventionniste et infantilisant qui empêchent justement de faire preuve d'autonomie. Je n'étais plus à ma place, cela ne faisait plus sens pour moi et la souffrance liée au tiraillement entre mes aspirations personnelles, mes valeurs personnelles (empathie, bienveillance, intégrité...) et mon engagement professionnel n'était plus tenable.
Cette entreprise était pourtant porteuse de valeurs, de richesses humaines, elle m'a permis une belle évolution professionnelle, de belles rencontres et apporté un confort matériel que je ne peux renier aujourd'hui. Cependant, au fil des ans, l'entreprise et moi avons évolué en parallèle mais différemment.
Une action de bénévolat auprès de personnes fragilisées débutée avec mon mari fin 2017 m'a ouvert d'autres horizons, fait découvrir d'autres réalités et a fait germer en moi d'autres envies, le souhait de mener des actions concrètes, utiles et tournées vers les autres…
L'heure de la reconversion a donc sonné pour moi. Pleine d'espoir et sans amertume, je me lance aujourd'hui dans une nouvelle aventure…

VL

La médiation CNV

Quelques précisions me semblent pertinentes. La médiation est un processus de résolution amiable des conflits. Le médiateur (ou la médiatrice) est celle ou celui qui servira donc d'intermédiaire, celui qui est « au milieu » des parties. Il n'est ni négociateur (celui-ci cherche à faire aboutir les intérêts de la partie qu'il représente au risque d'un accord gagnant-perdant), ni un conciliateur qui lui n'a pas besoin de l'accord des parties.
Le.a médiateur.rice formé.e par l'institut *Emergences* s'appuie sur la CNV (Communication Non Violente). Il développe une réelle capacité à prendre en compte ses propres émotions et ses besoins dans ce qu'on appelle un processus d'auto-empathie, c'est-à-dire l'empathie qu'il s'applique à lui-même. Ce qui lui permet de rester centré sur le processus de médiation, et de garantir son impartialité. Le médiateur CNV c'est aussi un pédagogue : au cours du processus de médiation en CNV, les parties en conflit vont apprendre à développer les capacités nouvelles de communication par l'expression et l'écoute et vont apprendre à clarifier leur besoins en lien avec leurs freins, leurs blocages, leurs résistances, à savoir nommer leurs attentes aussi et puis reprendre de la responsabilité et du pouvoir dans la gestion de la relation et dans le suivi des solutions choisies. La médiation CNV apporte ainsi une forme de garantie complémentaire quant à la pérennité des solutions.

Communication NonViolente

Ancienne avocate au barreau de Paris, j'ai fondé *Émergence* en 2018, l'Institut de formation Médiateur CNV, dans la continuité de l'Ecole des Médiateurs CNV, créée 10 ans plus tôt par Annie Gosselin.
La CNV est un processus très responsabilisant qui aide à sortir de l'état de « victime ». L'autre n'est pas la cause de mon état mais l'élément déclencheur de mon émotion qui me renseigne ainsi que quelque chose d'essentiel en moi est touché : un besoin. C'est en clarifiant ce qui se passe en moi que je retrouve de la disponibilité intérieure pour écouter l'autre. Je vais pouvoir entendre ce que l'autre dit de ses propres besoins. En passant ainsi du mode réactif au mode conscient, je prends la responsabilité de ce qui m'appartient dans le conflit, je sors de la violence et je peux mettre en place une stratégie efficace de communication pour satisfaire mes besoins et entendre les besoins de l'autre.

Lors d'une médiation, les interlocuteurs sont, par définition, en conflit. Le conflit ne porte jamais sur les besoins respectifs des protagonistes[1] mais sur les stratégies c'est-à-dire les moyens mis en œuvre par chacun pour les satisfaire (exemple : un salarié a besoin de reconnaissance de ses compétences professionnelles ; stratégie : il demande une augmentation de salaire). Le médiateur CNV est formé à l'écoute et à la reformulation en utilisant le processus en 4 étapes[2] de Marshall Rosenberg[3]. Il va savoir décrypter les faits, objet du différend, au-delà des interprétations, des jugements et des représentations des personnes en conflit. En faisant émerger les besoins de chacun par cette écoute spécifique le médiateur CNV va permettre aux personnes de sortir du conflit. Le fait d'être entendu dans ce qui se joue pour soi en termes de besoins crée une disponibilité intérieure et un apaisement qui rendent soudain possible l'écoute des besoins de l'autre ; cela favorise le point de bascule, ce moment d'ouverture vers la recherche de solutions.
Une fois leurs besoins reconnus, les personnes seront alors en capacité de prendre de la distance et voir les choses autrement. Peut alors s'engager une phase de négociation facilitée par le médiateur visant à rechercher des solutions qui s'avèreront durables parce qu'elles tiennent compte des besoins de chacun.
À travers ses formations et sa pédagogie, Emergence accompagne la transformation personnelle et l'évolution professionnelle de femmes et d'hommes futurs médiateurs, pour « oser le conflit » repérer et désamorcer la violence relationnelle et « révéler » le médiateur qui est en eux.
Savoir entendre ce qui n'est pas dit dans ce qu'expriment les médiants et les aider à se relier à leurs aspirations profondes est tout un art qui demande beaucoup d'apprentissage. Cela nécessite d'être en mesure de garder sa stabilité face à ce qui se passe dans l'interaction de personnes en conflit.

Chez Emergence, le médiateur est invité à repérer les moments où, inévitablement, il est déstabilisé dans sa posture. Il est alors accompagné grâce à un processus concret d'auto-empathie pour retrouver, en conscience et en responsabilité, son impartialité, sa neutralité, la pleine présence et attention aux médiants.
L'objectif est de permettre aux médiateurs formés d'acquérir de l'agilité dans l'écoute pour rester garant de la posture quel que soit le contenu et la forme de ce qui est exprimé, l'intensité émotionnelle vécue ou les peurs ou mécanismes de défense qui bloquent l'ouverture au dialogue.

Nathalie Simonnet
https://www.institutemergence.com/

Violences à l'école

L'année dernière, il y avait au moins 20 personnes, on était en rond et, les 20 personnes elles attendaient quelqu'un et elles étaient en train de prendre quelqu'un ; ils le mettaient au milieu du cercle et après ils commencent à le tabasser. Et après bah, les maîtresses elles arrivent et puis c'est fini.
Ça revient régulièrement mais là cette année, c'est plus que l'année dernière. C'est les plus faibles de l'école qui sont au milieu. C'est des CM2, CM1 ; et souvent c'est des CM1 qui font la ronde et après les CM2 se battent entre eux dans leur ronde. Celui qui est au milieu soit ils l'ont embêté soit les gens ils l'aiment pas, ils veulent le taper. Et des fois, il saigne. L'autre fois, quelqu'un lui avait fait mal, il lui avait marché là et après il saignait au doigt, ils lui faisaient mal, il lui tapait dans les genoux, il avait des bleus partout.

[1] Les besoins sont universels : besoin de reconnaissance, de liberté, d'expression, d'autonomie, de sécurité, etc.
[2] Observations – sentiments – besoins – demande
[3] Marshall Rosenberg a constaté que nous fonctionnons tous de la même manière et a « élaboré » le processus de la CNV. Pour en savoir plus, vous pouvez consulter le numéro 70 d'Espéral « pour aller plus loin ».

Dans mon école, il y en a une fois par mois. Avec mes copains, eux ils regardent, mais quand il y avait un pote à moi, tous mes copains, ils sont arrivés et ils ont commencé à tabasser tous les autres. Et on a gagné, mais…

Une fois c'est arrivé à quelqu'un que je connaissais ; on est intervenu. On était 6, les autres ils étaient une dizaine. Les adultes interviennent quand ils voient que quelqu'un commence à se battre, ils viennent. Mais après, il y a les autres ils ne veulent pas que les adultes rentrent dans la ronde ; du coup, ça continue. Après il y a la directrice qui vient et ça se termine.

Au collège, quand il y en a, il y a un mouvement de foule.

Il y a des amies à moi, elles sont embêtées, je vais les défendre et je vais dire aux autres qu'elles arrêtent de les embêter ; et si elles n'arrêtent pas, je vais le dire à la maîtresse et après, soit c'est la maîtresse qui n'est pas là, soit c'est la directrice qui est dehors dans la récré ; bah, je vais le dire à la directrice. Et après quand je rentre en classe, parfois il y a des personnes qui disent des gros mots et font des méchancetés aux autres.

La violence c'est des gros mots, c'est dégoutant, c'est des doigts d'honneur, des coups de poing, des coups de pied, pousser. Des insultes, harceler, on a vu du harcèlement. L'année dernière, elle était dans ma classe ; il y avait des garçons qui l'embêtaient, qui lui disaient des méchancetés. Cette année j'en ai une autre qui se fait harceler aussi. Elle n'a pas de copine, du coup elle ne peut pas dire. Elle le dit à la maîtresse ; elle intervient mais pas tout le temps parce que la fille elle nous embête aussi, elle embête les garçons. Des fois, on réagit un peu fort. Celle-ci c'est depuis le CE1.

Tous les matins, ils l'attendent, ils rentrent et après ils commencent à le taper à mettre des insultes, ils commencent à mettre des dessins, des mots dans le cartable, des dessins avec des doigts d'honneur, avec des couteaux. L'année dernière c'est arrivé à un garçon. Ça s'est arrêté cette année, pour l'instant il n'y a pas de harcèlement dans ma classe ; c'est fini cette année.

Moi, quand je me fais embêter, Mathias il vient me défendre. Enfin au début je leur dis « arrêtez » sinon j'appelle mon frère comme ça il va me défendre et après il me défend. Il appelle un copain à lui et après son copain il me défend.

Les enfants du club ACE de Châlette.